

hauteur du front de sir Williams ; mais là ne se bornent point mes instructions.

— Qu'est-ce encore ? articula sir Williams d'une voix sourde.

— Je vous l'ai dit, je vais vous conduire à Kerloven. Vous allez marcher devant moi, de façon que je puisse vous tuer si vous essayez de fuir.

— Je ne fuirai pas.

— Puis, continua Bastien avec calme, je vous y garderai prisonnier jusqu'à ce que M. le comte de Kergaz, à qui je vais écrire, m'ait répondu qu'il a retrouvé Jeanne et Cerise. Car si vous m'aviez menti, si vous m'aviez donné de fausses indications, je vous tuerais comme un chien !

Sir Williams courba le front ; il était vaincu.

— Marchons ! dit-il.

— Tuez-le ! tuez le maudit ! murmurait toujours le vieil idiot assis sur sa pierre.

Andrea fit un pas en avant du cheval, Bastien le suivit.

Le fou, les voyant se mettre en marche, se leva et prit les devants.

— Monsieur le vicomte, dit Bastien avec un accent qui emportait une conviction profonde, le comte Felipone, votre père, me renversa sanglant sur la neige d'un coup de pistolet, à la retraite de 1812. Je serais l'homme le plus heureux du monde de prendre ma revanche sur vous, si vous tentiez de m'échapper.

Sir Williams ne répondit pas et se prit à marcher lentement ; mais le baronnet, si extrême et si critique que fût la situation, avait reconquis son sang-froid en quelques secondes ; à peine remis de sa défaite, il songeait à triompher.

Il marchait, regardant du coin de l'œil le sentier, si étroit que deux chevaux n'auraient pu y marcher de front, le précipice au fond duquel la mer grondait et que rasait le sentier.

Et il se disait qu'il suffirait d'un faux pas du cheval pour précipiter dans l'abîme la monture et le cavalier.

Le fou cheminait, vomissant des imprécations ; Bastien suivait sir Williams le pistolet au poing, et bien convaincu que le baronnet n'avait pas d'armes, car ils'en fût servi tout d'abord.

En effet, sir Williams avait trouvé ses fantes vides ; mais il avait toujours sur lui un poignard, qu'il avait rapporté d'Italie, le même qu'il teignit du sang de son partner, à l'issue de cette nuit funeste où il perdit cent mille écus sur parole.

Songer à poignarder un homme qui le menaçait d'un coup de pistolet eût été folle, et sir Williams n'y songea point un instant.

Mais il mesurait toujours le précipice du regard.

Le cheval était si près de lui que sa tête touchait presque au dos du baronnet.

— Cette fois, pensait Bastien, nous tenons notre ennemi, et, dussé-je le tuer, il ne nous échappera pas...

Tout à coup sir Williams heurta du pied un caillou, parut trébucher et se laisser choir ; puis, tandis que Bastien, sans défiance, s'imaginait qu'il allait se relever et continuer sa marche, rapide comme l'éclair, souple comme une couleuvre, le baronnet se baissa, se glissa sous le ventre du cheval et lui enfoncea son poignard dans le flanc.

Le cheval se cabra.

Et soudain Bastien poussa un cri terrible et se trouva lancé dans l'espace.

Sir Williams avait précipité le cheval et le cavalier du haut de la falaise dans la mer.

Au cri poussé par Bastien, un bruit sourd répondit.

Puis le silence, un silence de mort.

La monture et l'homme s'étaient brisés sur les rocs à fleur d'eau que le flot couronnait d'écume.

A ce cri, à ce bruit, le fou se retourna.

Il ne vit plus le cheval, il ne vit plus Bastien.

Sir Williams seul était debout au milieu du sentier, regardant l'abîme d'un œil tranquille, et tenant toujours son poignard à la main.

Le fou devina : il jeta un cri de rage, revint sur ses pas et se précipita sur sir Williams.

Le baronnet était jeune, adroit et souple, le vieillard, d'une stature herculéenne, avait conservé une rare vigueur en dépit de son grand âge.

Tous deux s'enlacèrent étroitement et cherchèrent mutuellement à se jeter du haut de la falaise.

Pendant dix secondes, on eût pu les voir piétiner, tourner,

9

hurler de fureur sur cet étroit champ de bataille d'où la moindre secousse pouvait les précipiter dans l'abîme.

Mais l'idiot n'avait d'autre arme que ses bras nerveux.

Sir Williams tenait toujours son poignard.

Tout à coup le vigoureux vieillard poussa un gémissement étouffé, ses bras crispés se distendirent.

— Assassin ! murmura-t-il.

Et il tomba à la renverse.

Et sir Williams le poussa du pied et l'envoya rejoindre Bastien.

Alors le baronnet se croisa les bras avec calme.

— Décidément, murmura-t-il, je suis plus fort que tous ces gens-là... mais je l'ai échappé belle !

Et le baronnet continua sa route à pied et ajouta :

— Cependant, je regrette mon cheval ; c'était une bête charmante... un demi-sang dont j'avais refusé deux mille écus. Ce fut l'oraison funèbre de l'ancien hussard.

Une fois de plus, sir Williams triomphait.

— LI

LES AVEUX

Depuis trois jours, sir Williams se présentait régulièrement tous les soirs aux Genêts pour y faire sa cour à Hermine.

La jeune fille avait, dès l'abord, compris qu'elle était aimée ; du moins elle l'avait cru, car sir Williams possédait l'art merveilleux de feindre une passion alors qu'il ne l'éprouvait point.

Mademoiselle de Beaupréau ne s'était point révoltée contre cet amour. Sir Williams était jeune, il était beau, il avait cette voix mélancolique et voilée de ceux qui souffrent ; elle l'avait rencontré comme on rencontre un héros de roman.

C'étaient là tout autant de raisons, et de raisons suffisantes, pour la jeune fille ne pût être blessée de cette adoration qu'elle inspirait. Mais Hermine aimait toujours Fernand : Fernand ingrat et vil à ses yeux, Fernand indigne de son amour.

Elle l'aimait comme on aime les morts, avec le souvenir et non avec l'espérance : car c'est une fatalité de la vie que ces affections qui nous rivent à ceux qui ne nous aiment point, et qui font qu'on aime sans espoir d'être aimé.

Le jour où Hermine avait cru posséder la preuve de la trahison de Fernand dans la lettre de Baccarat dictée par sir Williams, son cœur s'était fermé pour toujours.

Comme ces fiancées dont le fiancé meurt au matin qui précède l'hyménée et qui prennent pour toujours le voile, ne voulant plus aimer que Dieu, Hermine s'était vouée, dans le silence de son cœur, à un célibat éternel.

Elle n'aimerait plus.

Aussi plaignait-elle sir Williams et se trouvait-elle plus malheureuse encore de ce qu'il lui-même pouvait endurer.

Cependant, elle ne le repoussait point ; elle trouvait même un charme infini à le voir assis près d'elle, à entendre sa voix triste et légèrement nuancée d'accent anglais.

Pout-être même oubliassait-elle en cela à une pensée secrète.

Hermine avait observé que sa mère avait pris sir Williams en amitié, qu'elle se montrait presque impatiente de le voir arriver chaque jour, et elle avait compris quel sentiment faisait naître cette affection.

Elle avait deviné que sa mère aurait voulu la guérir de son fatal amour par un autre, la voir aimer le baronnet et oublier